

## *Peine sur peine*

Moi, c'est Lucie. J'ai dix-huit ans. Je suis brune avec quelques taches de rousseur. Mes yeux sont bleus, bleus comme la mer disait ma tante. Jusqu'à mes treize ans, je vivais dans un orphelinat à Londres : le *Foundling Hospital*. J'y vivais accompagnée de mon frère qui, lui, a les cheveux blonds et les yeux verts. Il avait six ans. Et, six ans auparavant, nous avons été tous deux déposés au pied d'une église puis amenés dans l'orphelinat.

Je n'aimais pas vivre là-bas. Ce n'était pas que les autres enfants n'étaient pas gentils, mais je rêvais de vivre comme les autres, avec leurs parents, partager des moments en famille, aller à la plage, à la fête foraine. Mais pour cela, il fallait que j'aie des parents. Malheureusement, les miens étaient assez nuls pour pouvoir élever deux enfants. Mes parents n'avaient jamais essayé de nous retrouver. J'étais donc coincée jusqu'à ce que je puisse travailler et mener une vie en autonomie. Encore cinq maudites années pour enfin être libre !

À bien y réfléchir, cet orphelinat n'était pas si mal car les dames qui s'occupaient de nous, nous laissaient sortir à la fin de la semaine. Nous allions jouer au parc et acheter des friandises à l'épicerie du coin. Mais bon, j'aimerais vous raconter plusieurs jours de ma vie qui m'ont marquée.

Tout cela commença à l'orphelinat. Nous étions sur le point de manger quand soudain l'alarme se mit à retentir. Les dames qui étaient occupées à nous servir se sont mises à paniquer. Je compris donc que l'orphelinat était sur le point de s'effondrer à cause des flammes. À partir de cet instant, tout se passa vite : nous fûmes emmenés vers

une issue de secours puis, plus loin, dans un champ. Nous nous étions arrêtés, mon petit frère et moi, ainsi que nos camarades, pour contempler la destruction d'une partie de notre vie. Une larme se mit à couler de ma joue jusqu'à mon cou, je pensais à l'avenir, à ce qui allait se passer après cet événement : sans hébergement, nous serions ensuite livrés à nous-mêmes. Mais les dames furent toujours aussi bienveillantes et firent tout leur possible pour nous inclure dans des familles avec lesquelles on passerait les années restantes avant de devenir de grandes personnes et pouvoir vivre de notre travail. C'est donc ainsi que je me retrouvai dans une grande maison de gens riches avec mon frère. Le propriétaire ne nous inspirait pas confiance. Il était grand, très grand. Il possédait une barbe si longue qu'on ne voyait presque pas son cou. L'homme me faisait peur. Il s'appelait Marc, il était sans arrêt en train de reprocher à sa femme de ne pas faire les choses bien. D'ailleurs, c'est elle qui avait voulu nous accueillir dans leur maison. Elle était si douce. Elle me rappelait énormément quelqu'un... je m'efforçais de trouver, mais sans succès. Heureusement qu'elle était là, sinon nous serions partis depuis longtemps, mon frère et moi.

Un jour, mon frère, qui volait dans les tiroirs de la cuisine quelques biscuits secs, se fit prendre et Marc le frappa, hurla sur sa femme en lui disant que c'était de sa faute, que ce ne se serait pas passé comme ça si elle ne nous avait pas accueillis. Elle se mit à pleurer après que l'homme lui eut craché ses dernières insultes. Cela me fit de la peine : elle, qui n'avait rien demandé, se faisait frapper à longueur de temps. C'était la fois de trop, elle nous emmena avec elle dans sa chambre, nous demanda de faire nos valises car nous partions. Elle avait pris une décision qu'elle aurait dû prendre depuis longtemps. Après avoir fait nos valises, nous partons très lentement pour que l'homme ne nous entende pas, nous passons par la porte de derrière qui se trouve à côté de la cuisine. Elle

allume rapidement la voiture de Marc. On met les valises dans le coffre, part très vite pour que Marc ne se doute de rien. Après un souffle de soulagement, nous nous demandons où aller, nous cherchons très longtemps. Puis, à force de ne rien trouver, nous décidons de dormir dans une auberge et nous payons le loyer en aidant le propriétaire. Nous y passons la nuit et mangeons très bien. Nous nous en allons aux alentours de onze heures. Nous devons refaire le plein d'essence, alors on prend l'argent qu'elle économisait depuis longtemps. Elle espérait en faire meilleur usage mais se dit qu'elle ne fait pas ça pour rien, mais pour fuir encore plus sa vie d'avant. Nous repartons ensuite vers le sud car elle pensait aller vivre chez ses parents. Nous sommes d'accord avec elle car nous sommes obligés de la suivre, elle nous a tout donné, je ne la quitterai plus. C'est comme une mère pour moi. Nous arrivons devant une grande maison tout en longueur. Nous entrons après elle, mon frère et moi, puis pénétrons dans une petite pièce, la cuisine : personne. Dans toutes les pièces : personne. Elle se met à genoux, la tête dans les mains et se met à pleurer. Je comprends qu'elle pense que ses parents sont morts. Je la rassure alors en disant qu'ils ne sont peut-être juste pas là et qu'elle n'a pas de preuve qu'ils soient véritablement morts. Nous décidons d'aller en parler à leurs voisins qui, pensé-je, savent la réalité. Nous rentrons donc dans une bâtisse assez récente mais très petite. Nous sonnons, un monsieur nous ouvre la porte. À vue d'œil, il a au moins la soixantaine. Il nous conduit dans son salon où trône sur un vieux fauteuil une femme du même âge que lui, certainement sa femme, en train de boire son thé. L'homme, qui se prénomme Olivier, nous fait asseoir sur le canapé à côté de sa femme qui, elle, s'appelle Marie. Nous faisons connaissance, puis notre « belle-mère » commence, au fur et à mesure de la conversation, à s'impatienter. D'un coup, elle interrompt la discussion en claquant son poing sur la table basse où se tient le thé qui se renverse sous le choc. Elle se calme puis pose la question qui la tracasse depuis qu'elle

est entrée dans cette maison : qu'est-il arrivé à ses parents ? L'homme ne répond pas, il se contente juste de baisser la tête. Elle s'effondre par terre, de nombreuses larmes se mettent à couler de ses yeux jusqu'à son cou. Olivier et Marie ne bougent pas. Je verse ma larme car j'ai de l'empathie pour elle, je sais que c'est très dur à apprendre, une telle nouvelle. Elle remercie tout de même de nous avoir accueillis chez eux un après-midi, puis nous partons très vite direction la mairie pour, malgré le chagrin, pouvoir vivre dans cette maison qui était en toute logique à elle car elle n'avait pas de frère et ses parents étaient donc morts. Elle récupéra ainsi son bien sans problème et nous nous installâmes dans les différentes chambres de la maison.

Nous vivions ici depuis environ trois ans grâce à l'argent que mon frère et moi gagnions en faisant des petits boulots. C'était notre façon à nous de la remercier pour ce qu'elle avait fait pour nous : elle nous avait sauvés d'un avenir certainement moins long, nous avait offert un logement et surtout, surtout de l'amour. Nous n'en avions jamais eu. Nos parents étaient aussi bêtes de ne pas réussir à nous en procurer. Quand un jour, quelqu'un toqua à la porte... C'était Marc. Comment nous avait-il retrouvés ? Nous n'avions jamais laissé de traces. Il commença à parler très fort et à être très agressif avec notre belle-mère. Il lui parlait de sa voiture, on aurait dit qu'il ne pensait qu'à ça. Nous montâmes dans nos chambres comme elle nous l'avait demandé. Nous avons peur pour elle, nous décidâmes d'appeler la police avec le téléphone fixe qui se trouvait à l'étage. Puis nous nous cachâmes, mon frère et moi, derrière la rambarde de l'escalier pour ne pas qu'ils nous voient, attendant les forces de l'ordre qui devaient faire partir Marc. Nous étions là, à observer la scène en attendant éperdument les secours. Notre belle - mère se faisait frapper sans qu'elle ne puisse rien faire. Sur son visage du sang coulait abondamment, ruisselait jusqu'à la porte d'entrée. Enfin, les policiers arrivèrent et

plaquèrent immédiatement Marc au sol. Nous nous précipitâmes très vite sur la victime, lui enveloppant la tête d'un drap blanc trouvé dans le meuble d'à côté. Nous l'emmenâmes directement à l'hôpital où elle se reposa auprès des infirmières. D'ailleurs, j'en reconnus une, c'était une des dames qui prenaient soin de nous lorsque j'étais plus petite, une dame du *Foundling Hospital* à Londres : ma première vraie maison. Pendant que notre belle-mère se rétablissait, mon frère et moi avons tâché de vivre seuls pendant quelques jours. Mais nous allions souvent la voir pour lui apporter du soutien moral, par amour pour elle, car elle en avait vraiment besoin. Et elle en avait encore plus besoin car ses souvenirs la hantaient.

Un matin, alors que nous étions en train de travailler pour des personnes dans le besoin, les policiers qui nous avaient aidés précédemment, nous embarquâmes dans leur voiture, prirent la route de l'hôpital et nous amenèrent dans la chambre de notre belle-mère qui était allongée sur son lit de draps blancs. Je leur demandai pourquoi ils nous avaient conduits ici. Ils s'apprêtaient à répondre à ma question lorsque mon petit frère les interrompit par des hurlements : il pleurait, il lui tenait la main. La main de la personne qui s'est fait assassiner cette nuit : notre belle-mère. J'étais sous le choc. Mes yeux ne pouvaient même pas pleurer. Je ne pensais plus à rien, mis à part au visage de la personne qui nous avait tout donné. Je ne cherchais même pas à comprendre ce qui s'était passé. Je savais très bien ce qui s'était passé cette nuit-là, grâce à la marque ronde et rouge sur la poitrine de la victime. Je savais que c'était lui, le coupable : Marc, qui n'a qu'un seul but dans la vie, détruire celle des autres. Après cela, mon frère et moi n'avions plus rien. Il n'y eut que de brèves funérailles car trop peu de famille. Nous ne pouvions plus rester dans cette maison qui était trop dangereuse pour nous : Marc pourrait accomplir encore plus sa vengeance. Je décidai donc de quitter notre logement pour

vivre de nos petits boulots et peut-être pouvoir nous offrir une maison car j'avais désormais l'âge.

Un jour, j'aidais une vieille personne tandis que mon frère travaillait avec les chevaux dans une écurie non loin de l'auberge où nous étions logés depuis plus de trois semaines. Cette personne reconnut mes soins et me proposa de travailler dans un hôpital à quelques kilomètres, avec sa fille qui lui avait dit qu'il manquait de personnes. C'était une occasion rêvée pour mon frère et moi. Grâce à l'argent gagné, nous pourrions rester dans cette auberge beaucoup plus longtemps. Nous avions oublié l'idée d'acheter une maison car, faute de moyens, nous les trouvions beaucoup trop chères. C'est donc grâce à cette personne que je commençai, pensais-je, mon premier travail fixe. Sa fille en avait parlé au gérant de l'hôpital qui, lui, était ravi. Je débutai donc le lendemain. Le gérant voulut tout de même être sûr de mes compétences. C'est pour cela que ma première journée de travail n'était, en réalité, qu'une évaluation qui se passa merveilleusement bien. J'étais prise ! Mon frère et moi étions ravis, malgré l'absence d'une personne. Je me plaisais bien à l'hôpital, j'aimais m'occuper des patients. C'est d'ailleurs comme ceci que j'ai rencontré une personne que je connaissais déjà : c'était mon grand-père, Jean-Christophe. Dès qu'il m'a vue, il m'a reconnue, et *vice versa*. J'avais l'impression qu'il n'avait pas changé : toujours avec cette barbe qui ne mesure même pas deux centimètres et ses longs cheveux qui lui arrivent jusqu'en bas du cou. Je ne reconnus juste pas ses yeux qui me parurent plus clairs qu'avant. Nous parlâmes longtemps, de ma vie, de sa vie, celle de ma famille que je détestais tant. Il me parlait aussi de ma grand-mère qui était morte sans que je ne puisse le savoir. Elle comptait beaucoup pour moi bien que je ne l'aie pas connue longtemps. Et là, sans que je m'y attende, il me proposa de vivre avec lui car il se sentait seul dans sa grande maison non

loin de là, à quelques kilomètres de mon lieu de travail. C'était, une fois de plus, une trop belle occasion à ne pas manquer. C'est comme cela que nous nous retrouvâmes dans une maison que je connaissais déjà. Mon frère était très content de retrouver grand-père qu'il avait connu moins longtemps que moi. Puis un beau jour, pendant que mon frère et moi jouions ensemble sous la pluie, dans le champ qui bordait la maison de grand-père, je m'arrêtai net. Je vis une dame aux cheveux roux, attachés, portant une mallette noire de la même couleur que le parapluie qui lui cachait le haut du visage. Je m'approchai d'elle, tout en me demandant qui c'était. Je la regardai plus attentivement et crus voir ma belle-mère, mais je me donnais raison en repensant à elle, couchée sur le lit de l'hôpital, tachée de sang. Je m'approchai d'elle une dernière fois pour lui demander ce qu'elle faisait ici et elle me répondit simplement : « Lucie, je suis ta mère ; ta belle-mère n'est en fait que ta sœur ; Marc, ton père. ».

*Benjamin C.*